

Association lacanienne internationale  
**Préparation au Séminaire d'Été 2026**  
**Étude du séminaire de Jacques Lacan, *Le Transfert***

Mardi 06 Janvier 2026

Valentin Nusinovici, leçons X et XI

Discutant : David Glaserman

**Leçon X du 1er Mars 1961**

Le mot *agalma* introduit à la fin de la leçon précédente est apparu énigmatique aux auditeurs, ce qui n'a pas dû déplaire à Lacan puisqu'il y a là l'énigme du désir. Ce dont Lacan va tirer des leçons pour la psychanalyse

Si Alcibiade est passionné, Lacan l'est également et il y a de quoi nous passionner nous aussi. La passion va chez Lacan de pair avec la rigueur et il entend dégager du texte de Platon « une notion proprement psychanalytique », « un point crucial » au centre de beaucoup d'avenues. Il sera aussi question de « point tremblant », de « point pivot ». Et le sens du mot *agalma*, quel est-il ? Au « premier aspect » c'est l'ornement, la parure, mais il s'agit de ne pas en rester là.

Avant l'entrée en scène d'Alcibiade il y avait des éloges de l'amour, c'était l'ascension vers le Beau, l'identification au Beau, au Bien. Cela dans une relation duelle. Dans l'éloge qu'il va faire de Socrate ce sera une relation d'amour en acte, qui implique l'*agalma*. On passe à la triplicité et Socrate renverra Alcibiade à Agathon.

La préoccupation de Lacan dans ces deux leçons c'est de trouver la topologie qui peut rendre compte de la fonction de l'*agalma*. Il faut, dit-il, avancer à partir de « modèles anciens » en l'occurrence, on va le voir, le miroir optique (on est au moment de la publication de la « Remarque sur le Rapport de Daniel Lagache »).

Je cite ces phrases importantes : cette « topologie dont dans son fond résulte la relation du sujet au symbolique. [...] c'est sur le sujet de l'amour que nous avons à la rejoindre. C'est de la nature de l'amour qu'il est question [...] »

Socrate se présente, en apparence, comme aimant les beaux garçons et comme ne sachant rien. Alcibiade le voit comme un Silène, au double sens du personnage mythologique et de l'objet fabriqué. Le personnage le plus laid qui soit : un satyre devenu vieux. La mythologie, c'est à noter, le dote d'une grande sagesse qu'il ne consent à révéler aux hommes que sous contrainte.

Le Silène, donc Socrate, contient les *agalmata*, objets précieux, bijoux (topologie élémentaire, opposition intérieur-extérieur). Ces *agalma* qui sont en Socrate, personne, hormis Alcibiade, ne les a vus. Il en est commandé, commandé donc par Socrate qui les contient. De ce fait, il tient le discours de la passion « en son point le plus tremblant, celui tout entier contenu dans l'origine » (retenons la notion d'origine à laquelle Lacan ne fait pas si souvent appel).

Ici « un rapprochement avec la magie du « *Che vuoi ?* [...] ce tranchant essentiel de la topologie du sujet qui commence à « Qu'est-ce que tu veux ? ».

« Magie » évoque, à mon sens, le pouvoir du désir de l'Autre, à l'origine de la constitution du sujet en tant qu'il lui fait énigme, et le sujet, divisé par le signifiant, ne peut répondre qu'en cédant une part de jouissance : l'objet *a*.

De ceci qu'il a élaboré, Lacan va rapprocher ce qu'il élabore maintenant en s'appuyant sur une autre théorisation comme on le verra plus loin.

À ce « Qu'est-ce que tu veux ? » déjà connu Lacan ajoute : « Y a-t-il un désir qui soit vraiment ta volonté ? » Nous voilà dans la pratique analytique : il s'agit de faire en sorte que cette question puisse résonner chez le névrosé qui se caractérise de méconnaître son désir et de vouloir là où il ne désire pas.

Retour au *Banquet* avant la scène de séduction.

Alcibiade sait que Socrate est attiré par sa beauté. Et donc, pense-t-il, qu'il cédera à son désir et lui apprendra tout ce qu'il sait (en somme ce serait un échange, Socrate se moquera : une bonne affaire !). Il lui faut donc que Socrate montre son désir. Sur ce point Lacan va insister : pourquoi faut-il absolument que Socrate se démasque, qu'il se montre désirant ? Au premier abord, la raison paraît évidente; si Socrate ne montre pas son désir, Alcibiade ne pourra pas réaliser le sien. Quoiqu'il en soit, Lacan nous laisse sur cette question.

Et il passe aux références qu'il a recueillies sur l'*agalma*. D'abord dans la tragédie d'Euripide *Hécube*. Hécube, devenue esclave après la chute de Troie, se lamente : où sera-t-elle conduite ? À Délos ? Là où il y a un palmier qui tend à Léto, laquelle doit accoucher des enfants de Zeus, ses branches sacrées : « *agalma* de la douleur de la divine ». Ce palmier, dit Lacan, est cet objet infantile, le phallus féminin. Autrement dit un fétiche. L'accent est mis sur le fétiche : « clé de la question ».

Le fétiche n'est pas un idéal. Lacan évoque des tribus du Niger chez qui le fétiche peut être quelque chose d'informe recouvert de merde. On connaît cela en clinique.

Ensuite recherche des significations du mot *agalma*. Principe : ne pas chercher le sens dans la racine, mais porter toute l'attention à la lettre, à ses jeux. Ici référence au *Cratyle* et Lacan tire son chapeau à Platon (que plus tard il dira lacanien). Sont retenus comme essentiels le rapport à l'image, à l'admiration, à l'éclat.

Autre référence : *L'Odyssée*, chapitre III, où la vache à sacrifier à Athéna aura, pour mieux lui plaire, sa corne couverte d'or. L'*agalma* est un piège à dieux, lesquels sont, Lacan y insiste toujours, des êtres réels. Au chapitre VIII, les Troyens se demandent quoi faire du cheval des grecs qui est « en-ceint » des ennemis, des malheurs, faut-il transpercer ce piège, le jeter du haut des rochers ou, solution qui sera retenue, en faire offrande aux dieux pour les charmer ?

Lacan parle de l'*agalma* comme d'un objet insolite, extraordinaire et évoque les surréalistes (occasion de montrer une gravure de Roberto Matta, qui fut vanté par Breton : un cheval de Troie, au-dedans une surprise : des corps... féminins, derrière une sorte de soc, le gouvernail du paquebot des grecs). Autre référence : Polyxème, la fille d'Hécube sacrifiée en l'honneur d'Achille, qui déchire sa robe révélant l'*agalma* de sa poitrine parfaite. *Ex-voto*, dit Lacan, soit une offrande en remerciement.

L'*agalma* n'est pas un nouvel objet analytique, c'est, dit Lacan, l'objet partiel. Soit « ce que la psychanalyse a découvert de plus juste », mais dont malheureusement elle a postulé qu'il n'était qu'une étape vers un objet total, ce qui annule la découverte. C'est le moment de corriger cette erreur. L'objet, insiste Lacan, est foncièrement partiel et en tant que tel, il est le centre, le pivot, la clé du désir humain. Comme souvent, Lacan tourne en dérision la « personne totale » qui serait aimée pour elle-même, dans l'harmonie, l'oblativité, tandis que l'objet, qui serait quelconque, n'aurait que valeur de plaisir et de jouissance. Plût au ciel, disait-il dans une leçon précédente, que l'autre soit traité comme un objet ! Car l'objet est sans équivalent tandis qu'un sujet en vaut un autre. L'important est, qu'effet du signifiant, le sujet soit divisé, c'est-à-dire pour partie inconscient et là ça parle tout seul. Mais Lacan évoquera aussi plus loin le sujet au sens courant, c'est-à-dire incarné, auquel nous avons à faire.

L'autre, considéré « dans l'intersubjectivité » (Lacan en parle encore à l'époque) en tant qu'objet du désir, est l'addition « d'un tas d'objets partiels ». Dans l'intrasubjectivité, ce qu'on appelle notre Ça, le lieu des pulsions, c'est peut-être « un vaste trophée de tous les objets partiels ».

La grande question : quel rapport entre l'amour que nous avons pour un sujet et le fait qu'il soit l'objet de notre désir ? (Dans le *Banquet*, il ne me semble pas que soient distingués amour et désir).

Réponse : l'objet du désir est « le point tournant, le centre de gravité, d'accrochage de la relation d'amour ». Et donc, à ne pas le mettre en évidence, la relation d'amour est « escamotée ».

Si l'objet nous passionne c'est parce qu'il y a dedans l'objet du désir.

Il faut situer l'objet du désir dans le langage. « Il culmine à cette frontière, à ce point limite vers lequel tend la métonymie du discours inconscient ». Il faut pointer dans la topologie la fonction de cet objet si limité (ce n'est pas une forme, c'est un point) et si fuyant à la fois (puisqu'il est pris dans la chaîne signifiante).

Cet objet, c'est « la donnée primordiale de la dialectique analytique » car elle tourne autour de cette fonction. La voici l'origine, référence à Mélanie Klein, aux objets partiels bons ou mauvais.

La leçon se termine avec une liste de trois identifications, où se mêlent Freud, Klein et Lacan.

La première : l'identification à celui auquel nous demandons quelque chose dans l'appel d'amour. Malgré le « celui » c'est la première identification selon Lacan : celle qui se fait dans la demande à la mère, à ses insignes qui vont constituer l'Idéal du moi. Ce n'est pas la première identification de Freud qui est au père.

La deuxième : si cet appel est repoussé, c'est l'identification à celui même auquel nous nous adressons comme à l'objet de notre amour. Soit la deuxième identification de Freud, l'identification régressive à partir du choix d'objet qui donnera le Moi idéal, que nous appelons, dit Lacan, moi désirant.

La troisième : à l'objet du désir de l'autre. Ce n'est pas la troisième de Freud, qui est l'identification hystérique. Il s'agit de l'objet kleinien. C'est l'identification à l'objet avant le développement de la dialectique. En effet pour Mélanie Klein, la relation objectale existe dès le début de la vie. « Nous la cherchons quelque part dans cette origine, au commencement des commencements, avant même la période dépressive (la mère devenant alors selon Klein une totalité).

## Leçon XI du 8 mars 1961

Début de l'éloge de Socrate par Alcibiade (l'éloge, *épaînos*, c'est, dit Lacan, le déploiement de l'objet de son désir). Éloge ambigu. Socrate a dit : « depuis que je l'aime, je peux à peine regarder les jeunes gens, il me tombe dessus ». Alcibiade rétorque : « c'est tout le contraire, si je loue quelqu'un, c'est lui qui me tombe dessus. Dois-je lui infliger un châtement public ? ». Lacan traduit : vais-je le démasquer ?

Alcibiade compare Socrate à Marsyas, le satyre qui joue si bien de la flûte, parce que ses paroles ont autant de pouvoir (qu'elles soient entendues ou rapportées, dit le texte ; ce n'est donc pas essentiellement l'objet voix qui opère, même si Alcibiade parle de se boucher les oreilles devant les Sirènes). Alcibiade est donc possédé par les paroles de Socrate. Lacan voit là un « franchissement de la beauté », autrement dit de la barrière du plaisir. Le registre est celui de la jouissance de la Chose.

« Le point d'expérience d'Alcibiade c'est qu'il y a en Socrate un objet précieux, indéfinissable (tous les qualificatifs échouent à le définir) qui déchaîne son désir et fixe sa détermination ». Et Lacan reprend la question : que veut dire que, sûr d'être l'*érôménos* de Socrate, il veuille, il ait besoin, de se faire donner le signe d'un désir ? À quoi Socrate oppose sa « tempérance ». « Mystère de cette exigence », « mystère d'amour ». Pourquoi Socrate qui s'est toujours montré l'*éras-tès* d'Alcibiade n'en donne-t-il pas le signe ?

En donner le signe c'est venir en position d'*éras-tès* mais, il me semble qu'il faut le souligner, à partir de la position d'*érôménos*. C'est cela qui accomplit la métaphore de l'amour.

Il faut donc que Socrate s'admette comme *érôménos*, comme aimé. Or il récuse cette position. Il tient qu'il n'y a rien d'aimable en lui, que son essence est le vide, qu'il ne sait rien (sauf ce qui concerne l'amour, mais que dit-il de ce savoir ?).

Il est un *éras-tès* sans rayonnement d'amour. Lacan dit que la structure est lisible dans le texte de Platon et permet d'entrevoir de façon plus juste le mystère caché sous le commandement chrétien (le terme de *kénose*, vide, est appliqué à Jésus comme à Socrate).

Voyons. Commandement chrétien : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

Lacan l'a qualifié d'inhumain, d'intolérable cruauté.

Commandement de Socrate : Tu aimeras avant tout dans ton amour ce qui t'est le plus essentiel (la chose qui reste elle-même *auto téauto*, *Deuxième Alcibiade*).  
L'éclaircissement n'est pas suffisant. On verra plus loin.

Lacan parle d'une « théorie générale de l'amour » dont la clé serait la métaphore de l'amour. « Vous la retrouverez partout ». Vraiment ? Lacan plaisante-t-il ?

Il la trouve chez Hugo dans « Booz endormi » (où il a déjà trouvé la métaphore paternelle). La triplinité est nette :

« Booz ne savait point qu'une femme était là

Et Ruth ne savait pas ce que Dieu voulait d'elle ».

Côté inconscient de Booz, elle est déjà là comme objet. Côté Ruth, le désir de l'Autre commande qu'elle y soit. Il y a une dignité de l'*érôménos* pour les deux soit la condition de l'accomplissement de la métaphore de l'amour. Booz est-il *érôménos* ? Rien ne le dit. C'est Ruth, mise en position d'*érôménos* même si elle ne le sait pas, qui sera, me semble-t-il, l'*érastès* (comme, on l'a vu, Alceste pour Admète). Donc « mystère de la signification de l'amour au sens que prend la révélation de leur désir » (de leurs désirs, me semble-t-il, y aurait-il un désir qui soit commun ?) On peut noter que Lacan ne s'intéresse pas au « chêne » qui sort du ventre de Booz.

Retour à la position d'Alcibiade qui est : « je le veux parce que je le veux, que ce soit bien ou mal. » Autrement dit, il veut vraiment ce qu'il désire, ce n'est certes pas un névrosé, Lacan le nomme ailleurs le désirant par excellence. Il désire toujours la même chose : « le point suprême » où le sujet s'abolit dans le fantasme (notation mathématique explicitée dans le séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, comme le point le plus bas d'une limite supérieure).

Et cependant Alcibiade s'adresse à Socrate d'une position féminine. Chez lui pas de « refus du féminin » (*Ablehnung des Weiblichkeit*) qui est pour Freud « le roc de la castration » tandis que pour Lacan ce n'est que la crainte de la castration.

Socrate refuse la féminité, il est une « figure impassible » qui ne supporte pas d'être « pris au passif ». Et Lacan de considérer que son courage à la bataille de Potidée, loué par Alcibiade, n'est que « profonde indifférence à tout ce qui se passe, fut-il le plus dramatique autour de lui ». (Dans *D'un Autre à l'autre*, Lacan dira « ce n'est pas un grand mérite le courage physique, jamais aperçu que ça faisait problème, ça n'a surtout aucun intérêt »).

Freud en conclusion de « L'organisation génitale infantile » dit que le masculin rassemble le sujet, l'activité et la possession du pénis. Là, Lacan est d'accord mais pas quand Freud ajoute : le féminin perpétue l'objet et la passivité. Pour Lacan il n'y a pas là un fait de structure, on va voir qu'il n'est pas le seul à le penser.

Comme annoncé la fois précédente, un modèle topologique est avancé. Il s'agit du « schéma du miroir sphérique pour autant que c'est devant lui que se crée ce fantasme de l'image réelle du vase en tant que l'œil s'accommode par rapport à ce autour de quoi elle vient à se réaliser à savoir la fleur que nous avons posée ». Lacan ne parle pas du miroir plan soit du temps second (dans l'édition *Stécriture* imprimée, ce schéma ne figure pas). Cela suggère, à mon sens, que Lacan se réserve de travailler ce deuxième temps (de fait, après la lecture ici de l'*agalma*, puis l'introduction dans *L'identification du cross-cap* l'année qui suit et ensuite son application à l'encolure du vase dans *L'angoisse*, la fleur dans l'image virtuelle sera marquée du moins –  $\phi$ ).

On revient aux dieux, ces êtres réels, qui envoient des messages. À nous aussi, pas seulement aux anciens. Et Lacan de recommander la lecture du *De Natura Deorum* de Cicéron.

Axe du livre II (le seul que j'ai eu en main) : les mythes concernant les dieux sont des fables sottes et impies, il faut les interpréter par la physique (Lacan lui considère que les mythes disent vrai du réel et qu'ils sont même les seuls à le faire). Les dieux, ou le dieu, la pluralité pouvant être ramenée à

l'unité, c'est le monde, le ciel, les étoiles, la chaleur immanente du monde, la force vitale, le principe dominateur qui a créé tout cela. Natura c'est *phusis* en grec. Exemple d'interprétation « physique » du mythe d'Ouranos, le ciel, mutilé par Chronos : la nature du ciel étant la plus élevée, il engendre seul, c'est donc par nature qu'il est privé de l'organe corporel. Du Silène, le mythe dit qu'il est né d'une goutte de sang jailli lors de cette mutilation, je n'ai pas vu d'interprétation physique.

Dans la leçon précédente Lacan évoquait : « la nature de l'amour ». Dans le séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, il précisera : l'amour est une force naturelle, c'est pourquoi les dieux sont réels.

Une force naturelle n'est pas un effet du langage, cela justifie la référence que fait Freud à la biologie pour la libido qu'il dit unique, mâle.

Ce qui passe par le langage c'est l'instance qui représente cette force naturelle : le phallus. C'est elle qui anime les messages des dieux.

Ils ont tous les défauts et au plus haut point. « Les meilleurs des dieux poussent l'impassibilité jusqu'au point de ne pas supporter la qualification passive ». L'importance de la position « féminine » est à nouveau démontrée par son refus, sa récusation. Et l'importance de la métaphore de l'amour à nouveau soulignée. « Miracle » dit Lacan, mais il dit aussi parfois « mythe ».

Pour Mélanie Klein, la première phase du développement, d'une importance vitale insuffisamment reconnue, est la phase de féminité où l'enfant découvre le désir de posséder le pénis du père.

Lacan recommande aussi l'*Amphitryon* de Giraudoux. Jupiter, dit-il, y manifeste une sorte de respect des sentiments d'Alcmène. C'est peu dire, voici le texte : « La tendre Alcmène possède une nature plus irréductible à nos lois que le roc, c'est elle le vrai Prométhée il y a quelque chose en elle d'inatteignable et de borné qui doit être l'infini humain ». Formidable ! Par la grâce de Giraudoux, le dieu des dieux – qui siège côté gauche du tableau de la sexuation – accepte de considérer le côté droit (même s'il le juge « borné »).

Entre Socrate et Alcibiade « le leurre est réciproque ». Le leurre socratique, c'est son message. « C'est en regardant Dieu que nous trouvons le plus beau miroir pour reconnaître la vérité de l'âme » (*Deuxième Alcibiade*). Autrement dit, il faut aller vers le narcissisme et l'Idéal.

Le leurre d'Alcibiade est le plus authentique. Rien d'idéal : il s'agit de suivre « ferme et sans se laisser dériver ce que lui trace un amour que j'appellerai épouvantable ».

En ce sens il éclaire le commandement chrétien que Lacan, on l'a dit, qualifie d'inhumain.

La sortie de la leçon se fait par le portique de *L'Enfer* de Dante. Il y est fait mention de l'amour éternel. Quinze ans plus tard, il dira : « de l'inconscient il résulte que le désir de l'homme c'est l'enfer, ne pas désirer l'enfer c'est une forme de résistance ».